

Ils se rendirent ensuite à la grande attraction du jour : la course de taureaux et prirent place dans l'immense cirque où se pressait une foule ardente et bruyante.

La musique joue une marche guerrière et tous les acteurs du spectacle défilent en procession : les toreros, les picadors, les matadors à cheval dans leurs riches costumes étincelants, beaux pour la plupart, mais la physionomie froide et cruelle.

Ensuite les trompettes sonnent, les nombreux évents restent immobiles, chacun fait silence et retient sa respiration ; le taureau vient de paraître dans l'arène en poussant un beuglement.

Il bondit, s'arrête, regarde éfarré, se met à courir, et s'élance à la vue des bandes écarlates que les toreros agitent. Un picador à cheval, harqué de fer, le pique au passage. Le sang s'échappe de sa blessure furieuse, il fond sur son ennemi, d'un coup de corne étreint le cheval, puis court sur un autre pendant qu'on relève le malheureux animal blessé et qu'on lui remet les entrailles pour l'exposer encore à la colère du taureau et d'horribles souffrances !

Adrien, Eugénie et son père se détournent avec dégout. Margarita debout ravie, enivrée à la vue et à l'odeur du sang, les narines frémissantes applaudit avec enthousiasme, mais Laura pâlit, pâlit, étouffe un cri et se trouve mal.

Adrien, ému de pitié, la prend dans ses bras et veut l'emporter, heureux d'échapper lui-même à ce cruel spectacle ; les spectateurs murmurent et s'y opposent ; ce n'est que lorsque le taureau est tué qu'il peut enfin sortir avec son précieux fardeau.

Tout le charme de leur voyage était rompu. Dès que Laura eut repris ses sens, ils se hâtèrent d'aller à la gare pour quitter l'Espagne.

Mme Sébras et sa fille restèrent à Saint-Sébastien. Adrien n'éprouvait plus pour Margarita qu'une insupportable aversion, à la grande joie d'Eugénie, qui crut l'avoir reconquis.

— Si cela continue, pensait Adrien, mon cœur ressemblera à un caravansérail l'amour s'en va chez moi avec une facilité déplorable, je ne suis réellement pas un héros de roman.

Le séjour de Biarritz trompa les espérances de Mme Dorian, ses forces diminuèrent au lieu d'augmenter, la brise marine lui occasionnait des malaises nerveux ; elle dut bientôt retourner à Paris.

Elle trouva son mari en proie à la fièvre de l'or, terrible fièvre que celle-là, avec peu d'espoir de guérison ; il avait perdu le sommeil et l'appétit, ne parlait plus qu'affaires de banque et de bourse, disant qu'il fallait attendre que l'argent se fût accumulé, indifférent à tout ce qui n'était pas sa fatale passion. Aussi la vie du malade domestique devenait, pour la pauvre femme, aussi triste qu'avec la pauvreté ; Adrien même ne pouvait réussir à la distraire, et il y mettait toute son âme.

M. Trellat, avec son idée fixe d'avoir Adrien pour gendre, devint l'inséparable compagnon de son ancien ami, lui donnant d'excellents conseils, sans cependant exposer la moindre partie de son capital.

Pendant une année M. Dorian eut le vertige de l'or, qui dégénéra en véritable folie. Parfois, dans la même semaine, il gagnait des sommes prodigieuses qu'il perdait aussitôt, ce qui le faisait passer de la joie la plus vive au plus profond désespoir.

Un jour il apprend qu'une compagnie dans laquelle il avait mis un capital énorme a fait banqueroute ; à cette nouvelle, il se croit ruiné, ne comptant plus pour rien les deux millions qui lui restaient. Le choc fut tel, qu'il en eut une congestion cérébrale dont il mourut après quelques jours de délire.

Mme Dorian fut complètement brisée par ce malheur, elle ne fit plus que languir, et deux ans après cet héritage qui avait donné tant d'espérances, malgré les soins, elle se rendit dans l'entourant son fils elle le laissait orphelin !

Adrien resta longtemps sans pouvoir surmonter sa douleur ; sa mère avait été la grande affection de sa vie, il avait tant luté pour la disputer à la mort, tant souffert de cette cruelle séparation qu'il lui semblait que rien désormais ne l'attachait plus à la terre.

Cependant, comme il était jeune, jeune, d'une nature énergique, il reprit peu à peu du courage, et dut s'occuper des soins de sa succession, des affaires embrouillées de son père.

M. Trellat lui fut d'un grand secours : — Heureux garçon, lui disait-il, vous êtes riche, licenciez, jeune, distingué, charmant, vous n'avez qu'à vouloir pour épouser une riche héritière.

— Voilà qui me touche peu, monsieur Trellat ; j'aurais voulu donner tout ce qui me reste pour conserver ma mère ; que de soucis, que d'ennuis va me donner le placement de ma fortune ?

En effet, à peine commença-t-il à manier toutes ses valeurs qu'il ressentit comme son père, des accès de la fièvre d'or, mais avec intermittence. Il tombait tantôt dans un accès d'avarice dont il rougissait, tantôt dans un accès de prodigalité qui le faisait trembler pour l'avenir. Il avait des insomnies continuelles, une inquiétude nerveuse, un malaise moral qu'il ne savait comment combattre.

Les amis, les courtisans plutôt affluents autour de lui, l'accablaient de flatteries, l'un d'eux lui empruntait vingt mille francs et il ne le voyait plus. La perte de ces vingt mille francs le rendit misérable pendant plusieurs semaines.

D'autres essayaient de l'entraîner à une vie de plaisirs et de débauche, mais Adrien, âme d'élite, avait horreur de tout ce qui est corrompu et véniel ; ensuite comme il pouvait satisfaire toutes ses fantaisies, il éprouvait une satiété désolante, il n'avait plus de goût pour l'étude, et il souffrait de n'avoir près de lui que des amitiés intéressées, la rancune lui ayant donné une lucidité qui dissipait comme une vapeur toutes les illusions.

Adrien, Eugénie et son père se détournent avec dégout. Margarita debout ravie, enivrée à la vue et à l'odeur du sang, les narines frémissantes applaudit avec enthousiasme, mais Laura pâlit, pâlit, étouffe un cri et se trouve mal.

Adrien, ému de pitié, la prend dans ses bras et veut l'emporter, heureux d'échapper lui-même à ce cruel spectacle ; les spectateurs murmurent et s'y opposent ; ce n'est que lorsque le taureau est tué qu'il peut enfin sortir avec son précieux fardeau.

Tout le charme de leur voyage était rompu. Dès que Laura eut repris ses sens, ils se hâtèrent d'aller à la gare pour quitter l'Espagne.

Mme Sébras et sa fille restèrent à Saint-Sébastien. Adrien n'éprouvait plus pour Margarita qu'une insupportable aversion, à la grande joie d'Eugénie, qui crut l'avoir reconquis.

— Si cela continue, pensait Adrien, mon cœur ressemblera à un caravansérail l'amour s'en va chez moi avec une facilité déplorable, je ne suis réellement pas un héros de roman.

Le séjour de Biarritz trompa les espérances de Mme Dorian, ses forces diminuèrent au lieu d'augmenter, la brise marine lui occasionnait des malaises nerveux ; elle dut bientôt retourner à Paris.

Elle trouva son mari en proie à la fièvre de l'or, terrible fièvre que celle-là, avec peu d'espoir de guérison ; il avait perdu le sommeil et l'appétit, ne parlait plus qu'affaires de banque et de bourse, disant qu'il fallait attendre que l'argent se fût accumulé, indifférent à tout ce qui n'était pas sa fatale passion. Aussi la vie du malade domestique devenait, pour la pauvre femme, aussi triste qu'avec la pauvreté ; Adrien même ne pouvait réussir à la distraire, et il y mettait toute son âme.

M. Trellat, avec son idée fixe d'avoir Adrien pour gendre, devint l'inséparable compagnon de son ancien ami, lui donnant d'excellents conseils, sans cependant exposer la moindre partie de son capital.

Pendant une année M. Dorian eut le vertige de l'or, qui dégénéra en véritable folie. Parfois, dans la même semaine, il gagnait des sommes prodigieuses qu'il perdait aussitôt, ce qui le faisait passer de la joie la plus vive au plus profond désespoir.

Un jour il apprend qu'une compagnie dans laquelle il avait mis un capital énorme a fait banqueroute ; à cette nouvelle, il se croit ruiné, ne comptant plus pour rien les deux millions qui lui restaient. Le choc fut tel, qu'il en eut une congestion cérébrale dont il mourut après quelques jours de délire.

Mme Dorian fut complètement brisée par ce malheur, elle ne fit plus que languir, et deux ans après cet héritage qui avait donné tant d'espérances, malgré les soins, elle se rendit dans l'entourant son fils elle le laissait orphelin !

Adrien resta longtemps sans pouvoir surmonter sa douleur ; sa mère avait été la grande affection de sa vie, il avait tant luté pour la disputer à la mort, tant souffert de cette cruelle séparation qu'il lui semblait que rien désormais ne l'attachait plus à la terre.

Cependant, comme il était jeune, jeune, d'une nature énergique, il reprit peu à peu du courage, et dut s'occuper des soins de sa succession, des affaires embrouillées de son père.

M. Trellat lui fut d'un grand secours : — Heureux garçon, lui disait-il, vous êtes riche, licenciez, jeune, distingué, charmant, vous n'avez qu'à vouloir pour épouser une riche héritière.

— Voilà qui me touche peu, monsieur Trellat ; j'aurais voulu donner tout ce qui me reste pour conserver ma mère ; que de soucis, que d'ennuis va me donner le placement de ma fortune ?

En effet, à peine commença-t-il à manier toutes ses valeurs qu'il ressentit comme son père, des accès de la fièvre d'or, mais avec intermittence. Il tombait tantôt dans un accès d'avarice dont il rougissait, tantôt dans un accès de prodigalité qui le faisait trembler pour l'avenir. Il avait des insomnies continuelles, une inquiétude nerveuse, un malaise moral qu'il ne savait comment combattre.

Les amis, les courtisans plutôt affluents autour de lui, l'accablaient de flatteries, l'un d'eux lui empruntait vingt mille francs et il ne le voyait plus. La perte de ces vingt mille francs le rendit misérable pendant plusieurs semaines.

D'autres essayaient de l'entraîner à une vie de plaisirs et de débauche, mais Adrien, âme d'élite, avait horreur de tout ce qui est corrompu et véniel ; ensuite comme il pouvait satisfaire toutes ses fantaisies, il éprouvait une satiété désolante, il n'avait plus de goût pour l'étude, et il souffrait de n'avoir près de lui que des amitiés intéressées, la rancune lui ayant donné une lucidité qui dissipait comme une vapeur toutes les illusions.

Adrien, Eugénie et son père se détournent avec dégout. Margarita debout ravie, enivrée à la vue et à l'odeur du sang, les narines frémissantes applaudit avec enthousiasme, mais Laura pâlit, pâlit, étouffe un cri et se trouve mal.

Adrien, ému de pitié, la prend dans ses bras et veut l'emporter, heureux d'échapper lui-même à ce cruel spectacle ; les spectateurs murmurent et s'y opposent ; ce n'est que lorsque le taureau est tué qu'il peut enfin sortir avec son précieux fardeau.

Tout le charme de leur voyage était rompu. Dès que Laura eut repris ses sens, ils se hâtèrent d'aller à la gare pour quitter l'Espagne.

Mme Sébras et sa fille restèrent à Saint-Sébastien. Adrien n'éprouvait plus pour Margarita qu'une insupportable aversion, à la grande joie d'Eugénie, qui crut l'avoir reconquis.

— Si cela continue, pensait Adrien, mon cœur ressemblera à un caravansérail l'amour s'en va chez moi avec une facilité déplorable, je ne suis réellement pas un héros de roman.

Le séjour de Biarritz trompa les espérances de Mme Dorian, ses forces diminuèrent au lieu d'augmenter, la brise marine lui occasionnait des malaises nerveux ; elle dut bientôt retourner à Paris.

Elle trouva son mari en proie à la fièvre de l'or, terrible fièvre que celle-là, avec peu d'espoir de guérison ; il avait perdu le sommeil et l'appétit, ne parlait plus qu'affaires de banque et de bourse, disant qu'il fallait attendre que l'argent se fût accumulé, indifférent à tout ce qui n'était pas sa fatale passion. Aussi la vie du malade domestique devenait, pour la pauvre femme, aussi triste qu'avec la pauvreté ; Adrien même ne pouvait réussir à la distraire, et il y mettait toute son âme.

M. Trellat, avec son idée fixe d'avoir Adrien pour gendre, devint l'inséparable compagnon de son ancien ami, lui donnant d'excellents conseils, sans cependant exposer la moindre partie de son capital.

Pendant une année M. Dorian eut le vertige de l'or, qui dégénéra en véritable folie. Parfois, dans la même semaine, il gagnait des sommes prodigieuses qu'il perdait aussitôt, ce qui le faisait passer de la joie la plus vive au plus profond désespoir.

Un jour il apprend qu'une compagnie dans laquelle il avait mis un capital énorme a fait banqueroute ; à cette nouvelle, il se croit ruiné, ne comptant plus pour rien les deux millions qui lui restaient. Le choc fut tel, qu'il en eut une congestion cérébrale dont il mourut après quelques jours de délire.

Mme Dorian fut complètement brisée par ce malheur, elle ne fit plus que languir, et deux ans après cet héritage qui avait donné tant d'espérances, malgré les soins, elle se rendit dans l'entourant son fils elle le laissait orphelin !

Adrien resta longtemps sans pouvoir surmonter sa douleur ; sa mère avait été la grande affection de sa vie, il avait tant luté pour la disputer à la mort, tant souffert de cette cruelle séparation qu'il lui semblait que rien désormais ne l'attachait plus à la terre.

Cependant, comme il était jeune, jeune, d'une nature énergique, il reprit peu à peu du courage, et dut s'occuper des soins de sa succession, des affaires embrouillées de son père.

M. Trellat lui fut d'un grand secours : — Heureux garçon, lui disait-il, vous êtes riche, licenciez, jeune, distingué, charmant, vous n'avez qu'à vouloir pour épouser une riche héritière.

— Voilà qui me touche peu, monsieur Trellat ; j'aurais voulu donner tout ce qui me reste pour conserver ma mère ; que de soucis, que d'ennuis va me donner le placement de ma fortune ?

En effet, à peine commença-t-il à manier toutes ses valeurs qu'il ressentit comme son père, des accès de la fièvre d'or, mais avec intermittence. Il tombait tantôt dans un accès d'avarice dont il rougissait, tantôt dans un accès de prodigalité qui le faisait trembler pour l'avenir. Il avait des insomnies continuelles, une inquiétude nerveuse, un malaise moral qu'il ne savait comment combattre.

Les amis, les courtisans plutôt affluents autour de lui, l'accablaient de flatteries, l'un d'eux lui empruntait vingt mille francs et il ne le voyait plus. La perte de ces vingt mille francs le rendit misérable pendant plusieurs semaines.

D'autres essayaient de l'entraîner à une vie de plaisirs et de débauche, mais Adrien, âme d'élite, avait horreur de tout ce qui est corrompu et véniel ; ensuite comme il pouvait satisfaire toutes ses fantaisies, il éprouvait une satiété désolante, il n'avait plus de goût pour l'étude, et il souffrait de n'avoir près de lui que des amitiés intéressées, la rancune lui ayant donné une lucidité qui dissipait comme une vapeur toutes les illusions.

Adrien, Eugénie et son père se détournent avec dégout. Margarita debout ravie, enivrée à la vue et à l'odeur du sang, les narines frémissantes applaudit avec enthousiasme, mais Laura pâlit, pâlit, étouffe un cri et se trouve mal.

Adrien, ému de pitié, la prend dans ses bras et veut l'emporter, heureux d'échapper lui-même à ce cruel spectacle ; les spectateurs murmurent et s'y opposent ; ce n'est que lorsque le taureau est tué qu'il peut enfin sortir avec son précieux fardeau.

Tout le charme de leur voyage était rompu. Dès que Laura eut repris ses sens, ils se hâtèrent d'aller à la gare pour quitter l'Espagne.

Mme Sébras et sa fille restèrent à Saint-Sébastien. Adrien n'éprouvait plus pour Margarita qu'une insupportable aversion, à la grande joie d'Eugénie, qui crut l'avoir reconquis.

— Si cela continue, pensait Adrien, mon cœur ressemblera à un caravansérail l'amour s'en va chez moi avec une facilité déplorable, je ne suis réellement pas un héros de roman.

Le séjour de Biarritz trompa les espérances de Mme Dorian, ses forces diminuèrent au lieu d'augmenter, la brise marine lui occasionnait des malaises nerveux ; elle dut bientôt retourner à Paris.

Elle trouva son mari en proie à la fièvre de l'or, terrible fièvre que celle-là, avec peu d'espoir de guérison ; il avait perdu le sommeil et l'appétit, ne parlait plus qu'affaires de banque et de bourse, disant qu'il fallait attendre que l'argent se fût accumulé, indifférent à tout ce qui n'était pas sa fatale passion. Aussi la vie du malade domestique devenait, pour la pauvre femme, aussi triste qu'avec la pauvreté ; Adrien même ne pouvait réussir à la distraire, et il y mettait toute son âme.

M. Trellat, avec son idée fixe d'avoir Adrien pour gendre, devint l'inséparable compagnon de son ancien ami, lui donnant d'excellents conseils, sans cependant exposer la moindre partie de son capital.

Pendant une année M. Dorian eut le vertige de l'or, qui dégénéra en véritable folie. Parfois, dans la même semaine, il gagnait des sommes prodigieuses qu'il perdait aussitôt, ce qui le faisait passer de la joie la plus vive au plus profond désespoir.

Un jour il apprend qu'une compagnie dans laquelle il avait mis un capital énorme a fait banqueroute ; à cette nouvelle, il se croit ruiné, ne comptant plus pour rien les deux millions qui lui restaient. Le choc fut tel, qu'il en eut une congestion cérébrale dont il mourut après quelques jours de délire.

Mme Dorian fut complètement brisée par ce malheur, elle ne fit plus que languir, et deux ans après cet héritage qui avait donné tant d'espérances, malgré les soins, elle se rendit dans l'entourant son fils elle le laissait orphelin !

Adrien resta longtemps sans pouvoir surmonter sa douleur ; sa mère avait été la grande affection de sa vie, il avait tant luté pour la disputer à la mort, tant souffert de cette cruelle séparation qu'il lui semblait que rien désormais ne l'attachait plus à la terre.

Cependant, comme il était jeune, jeune, d'une nature énergique, il reprit peu à peu du courage, et dut s'occuper des soins de sa succession, des affaires embrouillées de son père.

M. Trellat lui fut d'un grand secours : — Heureux garçon, lui disait-il, vous êtes riche, licenciez, jeune, distingué, charmant, vous n'avez qu'à vouloir pour épouser une riche héritière.

— Voilà qui me touche peu, monsieur Trellat ; j'aurais voulu donner tout ce qui me reste pour conserver ma mère ; que de soucis, que d'ennuis va me donner le placement de ma fortune ?

En effet, à peine commença-t-il à manier toutes ses valeurs qu'il ressentit comme son père, des accès de la fièvre d'or, mais avec intermittence. Il tombait tantôt dans un accès d'avarice dont il rougissait, tantôt dans un accès de prodigalité qui le faisait trembler pour l'avenir. Il avait des insomnies continuelles, une inquiétude nerveuse, un malaise moral qu'il ne savait comment combattre.

Les amis, les courtisans plutôt affluents autour de lui, l'accablaient de flatteries, l'un d'eux lui empruntait vingt mille francs et il ne le voyait plus. La perte de ces vingt mille francs le rendit misérable pendant plusieurs semaines.

D'autres essayaient de l'entraîner à une vie de plaisirs et de débauche, mais Adrien, âme d'élite, avait horreur de tout ce qui est corrompu et véniel ; ensuite comme il pouvait satisfaire toutes ses fantaisies, il éprouvait une satiété désolante, il n'avait plus de goût pour l'étude, et il souffrait de n'avoir près de lui que des amitiés intéressées, la rancune lui ayant donné une lucidité qui dissipait comme une vapeur toutes les illusions.

Adrien, Eugénie et son père se détournent avec dégout. Margarita debout ravie, enivrée à la vue et à l'odeur du sang, les narines frémissantes applaudit avec enthousiasme, mais Laura pâlit, pâlit, étouffe un cri et se trouve mal.

Adrien, ému de pitié, la prend dans ses bras et veut l'emporter, heureux d'échapper lui-même à ce cruel spectacle ; les spectateurs murmurent et s'y opposent ; ce n'est que lorsque le taureau est tué qu'il peut enfin sortir avec son précieux fardeau.

Tout le charme de leur voyage était rompu. Dès que Laura eut repris ses sens, ils se hâtèrent d'aller à la gare pour quitter l'Espagne.

Mme Sébras et sa fille restèrent à Saint-Sébastien. Adrien n'éprouvait plus pour Margarita qu'une insupportable aversion, à la grande joie d'Eugénie, qui crut l'avoir reconquis.

— Si cela continue, pensait Adrien, mon cœur ressemblera à un caravansérail l'amour s'en va chez moi avec une facilité déplorable, je ne suis réellement pas un héros de roman.

Le séjour de Biarritz trompa les espérances de Mme Dorian, ses forces diminuèrent au lieu d'augmenter, la brise marine lui occasionnait des malaises nerveux ; elle dut bientôt retourner à Paris.

Elle trouva son mari en proie à la fièvre de l'or, terrible fièvre que celle-là, avec peu d'espoir de guérison ; il avait perdu le sommeil et l'appétit, ne parlait plus qu'affaires de banque et de bourse, disant qu'il fallait attendre que l'argent se fût accumulé, indifférent à tout ce qui n'était pas sa fatale passion. Aussi la vie du malade domestique devenait, pour la pauvre femme, aussi triste qu'avec la pauvreté ; Adrien même ne pouvait réussir à la distraire, et il y mettait toute son âme.

M. Trellat, avec son idée fixe d'avoir Adrien pour gendre, devint l'inséparable compagnon de son ancien ami, lui donnant d'excellents conseils, sans cependant exposer la moindre partie de son capital.

Pendant une année M. Dorian eut le vertige de l'or, qui dégénéra en véritable folie. Parfois, dans la même semaine, il gagnait des sommes prodigieuses qu'il perdait aussitôt, ce qui le faisait passer de la joie la plus vive au plus profond désespoir.

Un jour il apprend qu'une compagnie dans laquelle il avait mis un capital énorme a fait banqueroute ; à cette nouvelle, il se croit ruiné, ne comptant plus pour rien les deux millions qui lui restaient. Le choc fut tel, qu'il en eut une congestion cérébrale dont il mourut après quelques jours de délire.

Mme Dorian fut complètement brisée par ce malheur, elle ne fit plus que languir, et deux ans après cet héritage qui avait donné tant d'espérances, malgré les soins, elle se rendit dans l'entourant son fils elle le laissait orphelin !

Adrien resta longtemps sans pouvoir surmonter sa douleur ; sa mère avait été la grande affection de sa vie, il avait tant luté pour la disputer à la mort, tant souffert de cette cruelle séparation qu'il lui semblait que rien désormais ne l'attachait plus à la terre.

Cependant, comme il était jeune, jeune, d'une nature énergique, il reprit peu à peu du courage, et dut s'occuper des soins de sa succession, des affaires embrouillées de son père.

M. Trellat lui fut d'un grand secours : — Heureux garçon, lui disait-il, vous êtes riche, licenciez, jeune, distingué, charmant, vous n'avez qu'à vouloir pour épouser une riche héritière.

— Voilà qui me touche peu, monsieur Trellat ; j'aurais voulu donner tout ce qui me reste pour conserver ma mère ; que de soucis, que d'ennuis va me donner le placement de ma fortune ?

En effet, à peine commença-t-il à manier toutes ses valeurs qu'il ressentit comme son père, des accès de la fièvre d'or, mais avec intermittence. Il tombait tantôt dans un accès d'avarice dont il rougissait, tantôt dans un accès de prodigalité qui le faisait trembler pour l'avenir. Il avait des insomnies continuelles, une inquiétude nerveuse, un malaise moral qu'il ne savait comment combattre.

Les amis, les courtisans plutôt affluents autour de lui, l'accablaient de flatteries, l'un d'eux lui empruntait vingt mille francs et il ne le voyait plus. La perte de ces vingt mille francs le rendit misérable pendant plusieurs semaines.

D'autres essayaient de l'entraîner à une vie de plaisirs et de débauche, mais Adrien, âme d'élite, avait horreur de tout ce qui est corrompu et véniel ; ensuite comme il pouvait satisfaire toutes ses fantaisies, il éprouvait une satiété désolante, il n'avait plus de goût pour l'étude, et il souffrait de n'avoir près de lui que des amitiés intéressées, la rancune lui ayant donné une lucidité qui dissipait comme une vapeur toutes les illusions.

Adrien, Eugénie et son père se détournent avec dégout. Margarita debout ravie, enivrée à la vue et à l'odeur du sang, les narines frémissantes applaudit avec enthousiasme, mais Laura pâlit, pâlit, étouffe un cri et se trouve mal.

Adrien, ému de pitié, la prend dans ses bras et veut l'emporter, heureux d'échapper lui-même à ce cruel spectacle ; les spectateurs murmurent et s'y opposent ; ce n'est que lorsque le taureau est tué qu'il peut enfin sortir avec son précieux fardeau.

Tout le charme de leur voyage était rompu. Dès que Laura eut repris ses sens, ils se hâtèrent d'aller à la gare pour quitter l'Espagne.

Mme Sébras et sa fille restèrent à Saint-Sébastien. Adrien n'éprouvait plus pour Margarita qu'une insupportable aversion, à la grande joie d'Eugénie, qui crut l'avoir reconquis.

— Si cela continue, pensait Adrien, mon cœur ressemblera à un caravansérail l'amour s'en va chez moi avec une facilité déplorable, je ne suis réellement pas un héros de roman.

Le séjour de Biarritz trompa les espérances de Mme Dorian, ses forces diminuèrent au lieu d'augmenter, la brise marine lui occasionnait des malaises nerveux ; elle dut bientôt retourner à Paris.

Elle trouva son mari en proie à la fièvre de l'or, terrible fièvre que celle-là, avec peu d'espoir de guérison ; il avait perdu le sommeil et l'appétit, ne parlait plus qu'affaires de banque et de bourse, disant qu'il fallait attendre que l'argent se fût accumulé, indifférent à tout ce qui n'était pas sa fatale passion. Aussi la vie du malade domestique devenait, pour la pauvre femme, aussi triste qu'avec la pauvreté ; Adrien même ne pouvait réussir à la distraire, et il y mettait toute son âme.

M. Trellat, avec son idée fixe d'avoir Adrien pour gendre, devint l'inséparable compagnon de son ancien ami, lui donnant d'excellents conseils, sans cependant exposer la moindre partie de son capital.

Pendant une année M. Dorian eut le vertige de l'or, qui dégénéra en véritable folie. Parfois, dans la même semaine, il gagnait des sommes prodigieuses qu'il perdait aussitôt, ce qui le faisait passer de la joie la plus vive au plus profond désespoir.

Un jour il apprend qu'une compagnie dans laquelle il avait mis un capital énorme a fait banqueroute ; à cette nouvelle, il se croit ruiné, ne comptant plus pour rien les deux millions qui lui restaient. Le choc fut tel, qu'il en eut une congestion cérébrale dont il mourut après quelques jours de délire.

Mme Dorian fut complètement brisée par ce malheur, elle ne fit plus que languir, et deux ans après cet héritage qui avait donné tant d'espérances, malgré les soins, elle se rendit dans l'entourant son fils elle le laissait orphelin !

Adrien resta longtemps sans pouvoir surmonter sa douleur ; sa mère avait été la grande affection de sa vie, il avait tant luté pour la disputer à la mort, tant souffert de cette cruelle séparation qu'il lui semblait que rien désormais ne l'attachait plus à la terre.

Cependant, comme il était jeune, jeune, d'une nature énergique, il reprit peu à peu du courage, et dut s'occuper des soins de sa succession, des affaires embrouillées de son père.

M. Trellat lui fut d'un grand secours : — Heureux garçon, lui disait-il, vous êtes riche, licenciez, jeune, distingué, charmant, vous n'avez qu'à vouloir pour épouser une riche héritière.

FEUILLETON DU 27 JANVIER 1890 — 34

DOUBLE-BLANC

PAR FORTUNÉ DU BOISGOBEY

— Ce secret, vous le saurez peut-être un jour... quand nous aurons atteint le but que nous poursuivons, et alors vous reconnaîtrez que vous soupçonnez n'étaient pas fondés. Jusque-là, je dois me taire.

— Soit... mais si vous tenez à me prouver que j'ai tort, que ne me montrez-vous cette lettre que vous m'avez écrite ?

— C'est nouvelle audace, la marquise se cabra comme un cheval de sang, brusquement attaqué par un cavalier brutal. Elle allait de la main montrer la porte à la fille de M. de Bernage, mais elle ne fit qu'écarter le geste, et, maîtrisant sa juste colère, elle dit à Solange, en lui mettant sous le nez la lettre dépliée :

— Lisez !

— Et comme Solange, déconcertée, hésitait, elle reprit :

— Lisez tout haut !

Solange obéit. Hervé avait écrit :

« Alain et sa femme ont prêté cette nuit, victimes d'un complot préparé, je n'en doute pas, par les assassins d'Héva. Il faut que je vous le dise aujourd'hui et je vous supplie de me recevoir. Je vais quitter la France. Vous vous chargerez de venger nos morts. »

C'était tout. Pas un mot de la rupture du mariage ; pas même une formule de politesse en tant qu'on se sépare.

Rien que la signature : « Hervé de Scaer, »

Solange, n'en pouvant croire ses yeux, restait tout interdite.

— Mademoiselle, reprit sèchement la marquise, maintenant que j'ai fait ce que vous désirez, vous devez être fixée sur l'origine des relations que j'ai nouées avec M. de Scaer. Nous en resterons là, si vous le voulez bien. Je n'ai plus rien à vous dire.

— Un crime ! balbutia la jeune fille.

— Oui, un crime... ou plutôt des crimes... que ni M. de Scaer ni moi n'avons commis. Ne m'en demandez pas davantage. Je ne vous répondrais pas.

Solange aurait sans doute insisté. Le bruit clair d'un timbre l'empêcha de parler : un bruit qu'elle connaissait bien pour l'avoir entendu dans l'hôtel de son père, quand le concierge annonçait une visite au valet de pied de service.

Au même instant, l'homme vêtu de noir reparut.

— Reconnaissez Madame, lui dit la marquise. Mado, vaïnou, bonsoir, Mado de Bernage suivit silencieusement ce major domque qui l'accompagna jusqu'à la porte de la rue.

La neige tombait toujours et c'était pitié de mettre une femme déshabillée par le temps qu'il faisait. L'Espagnol et mit Solange, sans s'occuper, et pendant qu'il y mettait, Mado de Mazarin passa dans un autre salon où l'attendait Hervé qui venait d'arriver.

Elle comptait sur sa visite annoncée par le billet qu'elle avait reçu, et comme Mado de Bernage s'était présentée en même temps que le facteur, elle avait donné à son intention Dominguez l'ordre d'introduire M. de Scaer dans une autre pièce que le boudoir, si la visiteuse était encore là lorsqu'il viendrait.

Elle trouva Hervé aussi ému qu'elle l'était elle-même.

— C'est donc vrai ! lui demanda-t-elle en lui tendant la main, ce pauvre Alain !

— La maison qu'il habitait a brûlé cette nuit. Il s'y est jeté pour sauver sa femme malade... la maison s'est écroulée et ils sont restés écrasés sous les décombres.

— C'est épouvantable !... mais... partir, vous !

— Il le faut.

Hervé ne répondit pas et la marquise reprit :

— Est-ce parce que votre mariage est rompu ?

— Mon mariage ! s'écria Hervé. Comment savez-vous ?

— Je viens d'apprendre ce qui s'est passé, hier soir, au théâtre, entre vous et M. de Bernage.

— Aurait-il eu l'audace de venir ici ?

— Non, c'est sa fille qui est venue. Elle est partie, mais elle était encore là quand vous avez sonné.

— Sait-elle ce qu'elle moi arrivait ?

— Je me suis bien gardé de le lui dire. Il y aurait eu une scène pénible. J'avais déjà trop souffert de celle que j'ai subie.

— Une scène !... A vous, Madame ?

— Mon Dieu, oui... une scène de jaloux. Mado de Bernage, ne sachant si elle devait croire aux affirmations de son père, a eu le courage de venir me demander si je lui ai pris votre cœur. Je l'ai rassuré et je ne lui ai rien dit, car sa démarche prouve qu'elle vous aime.

— Je n'en sais rien, mais je n'oublierai pas l'injure que son père m'a faite. Vous me demandez pourquoi je veux quitter la France ? Parce qu'il n'y a plus de place pour moi dans un pays où j'ai reçu un affront que je ne peux pas venger, car cet homme, si je le provoquais, refuserait de se battre avec moi, sous prétexte que j'ai failli être son gendre.

— Ainsi, vous renoncez à épouser Mado de Bernage ?

— Sans regret, je vous le jure... et j'espère, Madame, que vous me pardonneriez de vous laisser seule en face des assassins d'Héva.

— Au moment où ils viennent, dites-vous, de commettre un nouveau crime !

— Je n'ai plus d'armes pour lutter contre eux.

— Plus d'armes !... Qu'entendez-vous par ces paroles ?

Hervé hésita un peu. Il lui en eût dit d'avance à Mme de Mazarin qu'il allait s'expatrier parce qu'il était ruiné. Il ne se décida point à répondre :

— L'argent est le nerf de la guerre et je n'ai plus d'argent.

— N'est-ce que cela ? s'écria la marquise. J'en ai, moi.

— Oui... Je sais que vous êtes riche et je suis encore mieux que je suis pauvre. Pour entreprendre une campagne contre tous ces misérables, je suis un allié inutile... et gênant. La rupture de mon mariage me rejette dans la situation où je me trouvais il y a un an. Si je n'étais pas obligé de